

AVANT-PROPOS

Le capitaine de police Jacques Desnoyers et son collègue Yannick Le Postec, en poste dans un commissariat de la banlieue nantaise, sont appelés à se rendre 7, rue de Granville à Vertou pour un suicide, apparemment par arme à feu. Si, à première vue, l'affaire semble simple, de pure routine et être close en fin d'après-midi, des questions se posent qui demeurent sans réponse. D'où l'ouverture d'une enquête telle qu'elle est prévue par l'article 74 du Code de procédure pénale pour déterminer les causes du décès.

Ces investigations, loin de tout média, tâche quotidienne des commissariats dits de police de proximité, vos anciens commissariats de quartier, ne nécessitent ni fusillades avec des "armes de gros calibres", ni courses poursuites avec des "voitures de grosses cylindrées", ni ceinture noire d'un quelconque art martial asiatique.

Non! Elles sont menées par des gens, des hommes, des femmes, qui font leurs courses au supermarché du coin, qui roulent dans des voitures achetées d'occasion (de petites ou moyennes cylindrées), qui sont pour la plupart couvert d'emprunts, qui ont des enfants qui braillent ou qui traversent une adolescence difficile et dont la vie conjugale, malmenée par les contraintes, s'achève, trop souvent, par un divorce ou par...

Aussi voulons-nous pour montrer qu'une enquête policière n'est ni une simple devinette ni un affrontement entre gros bras, mais une méthode appliquée par ceux que l'on appelle "fonctionnaires de police", propos profondément injuste, pour ne pas dire ingrat.

À ce sujet me revient la réponse que fit à un auditeur de Justice (élève de l'école de la magistrature) l'officier de police principal (commandant de police), responsable de la brigade de voie publique de la Sûreté urbaine de Bordeaux chargée de la répression du proxénétisme, du trafic de drogue, du contrôle de prostitution et de tous crimes ou délits commis sur la voie publique, qui lui demandait combien il avait de fonctionnaires sous ses ordres :

— Zéro!

Et devant l'air abasourdi de son interlocuteur, il ajouta :

— Par contre, j'ai dix policiers!

Chapitre 1

— Allô? Capitaine Desnoyers?

— Oui!

— Ici le PC. Je vais vous donner un peu d'activité: vous avez un suicide par arme à feu au 7, rue de Granville à Vertou. Vous y allez?

Foutu métier! Même pas le temps de prendre son café! C'est sacré pourtant!

— Oui, bien sûr; c'est à quel étage, chez qui?

— C'est dans une maison individuelle, chez un certain Muller Gérard. Il y a un fourgon sur place. La veuve et le médecin de famille sont présents. Vous y serez dans combien de temps?

— Attendez voir; il est 14h 15; le temps de rassembler mes affaires et de m'y rendre, je devrais être sur place dans une demi-heure, à un poil près.

— D'accord, je préviens l'équipage de votre arrivée.

J'attrape ma mallette des urgences et, tout en en vérifiant le contenu, j'appelle mon fidèle camarade de combat, le capitaine Le Postec, un Breton de vieille souche, plus vrai que le modèle!

— Yannick! Yannick!

— Oui, kouakinia? crie-t-il de son bureau.

— Ygnakona un suicide sur les bras à Vertou. Prépare ton fourbi, on y va!

Bon, un dernier coup, d'œil dans la sacoche: p.-v. blancs pour les auditions manuscrites sur place, papier brouillon, gants de chirurgien pour les manipulations de viande froide, réquisitions à personne, mémoires d'honoraires, convocations, bâton de cire molle à cacheter, tampon à scellés, pochettes en plastique transparent de différentes tailles pour y mettre les pièces (objets ou documents) nécessaires à l'enquête, crayon, autorisations à perquisition, pelote de ficelle, trombones...

Par ailleurs, pétard approvisionné de 6 cartouches, calibre 38 spécial, avec 6 autres.

Apparemment tout y est.

J'enfile mon veston. Inventaire des poches: carte de police (la "brème"), brassard rouge fluo "Police", stylo, attirail du fumeur de pipe et c'est parti! Paré pour de nouvelles aventures!!

— Yannick! t'es prêt? Oui! Allez on y va! La voiture est là?

— Oui, oui... J'ai les clés!

— Allez, en route!

On s'installe dans la 306 gris métallisé et direction "le Vignoble", terroir du muscadet Sèvre-et-Maine, le complice des huîtres de Vendée Atlantique. Le temps est superbe, un ciel bleu clair et quelques nuages légers, très haut. Invitation sournoise aux doigts de pieds en éventail léchés par un zéphyr tiédinet.

Il y a des jours où la vie n'est pas d'accord avec elle-même. Quel foutu monde!

Yannick me ramène à la réalité.

— Tu sais où c'est?

— Oui, j'ai regardé sur le plan; c'est dans le quartier des collèges à la sortie du bourg.

— Tu passe par Beautour ou par Le Chêne?

— Bofff, par Beautour à l'aller et Le Chêne au retour. D'acc.?

On démarre en direction de l'est, franchissement du pont qui enjambe la Sèvre aux bateaux de pêcheurs tellement immobiles depuis des temps immémoriaux à leur amarrage qu'ils en sont devenus paresseux. Sur notre gauche, à quelques petits kilomètres, confluence avec la Loire, lourde et puissante, jadis aux crues envahissantes. Après la traversée de Beautour, la départementale, bordée de lotissements, descend sur Vertou qu'elle contourne, à main gauche, par une rocade, l'"Hameçon", en raison de sa forme.

Mais je préfère passer par le centre. J'ai un faible pour la place de l'église dont les frondaisons des platanes protègent les vasques fleuries des commerces qui lui font face. La rue de Granville prend sur la gauche du bâtiment religieux pour rejoindre les deux collèges, le public et le privé, au pied des premiers ceps de vigne.

On arrive.

"Oh! La poisse...!". La rue est barrée par un chantier routier. Tant pis, je repique sur l'Hameçon pour reprendre la rue par l'autre bout.

Décidément, on joue de malchance; la rue est barrée de ce côté-là aussi et les engins de travaux publics sont en train de défoncer la chaus-

sée juste devant la maison où nous devons aller. Ah, la douce symphonie, un trio pelleuse et marteaux piqueurs! En décibels majeurs!

Je me gare comme je peux sur le trottoir, derrière le fourgon de police qui nous a précédé, surveillé par un gardien vers lequel je me dirige et qui, du doigt, m'indique une annexe de construction postérieure à l'habitation principale dont le rez-de-chaussée est en pierres de taille apparentes et la façade du premier étage recouverte de crépi coiffée d'un toit d'ardoises qui suggère des combles.

Par gestes et hurlements, le gardien de la paix arrive à me faire comprendre que les faits se sont déroulés là, sans doute un ancien garage, et que la veuve et deux autres personnes sont au premier avec le brigadier.

Avant d'aller au premier étage, un petit coup d'œil circulaire. La maison est séparée de la rue par un jardinet arboré protégé par une clôture à grilles, avec une porte au milieu et un accès voiture devant chaque garage. Celle menant à l'ancien a été aménagée en jardin d'agrément avec un saule pleureur pour en protéger l'intimité.

Avec le capitaine Le Postec, nous montons l'escalier extérieur qui aboutit à un palier en renforcement abrité des intempéries par le prolongement du toit. La porte, entrebâillée, ouvre sur une entrée parquetée de chêne clair. Sur notre gauche, une enfilade salon salle à manger donnant sur la rue, longée d'un couloir et, face à nous la bibliothèque à doubles portes avec petits carreaux biseautés et rideaux blancs à travers lesquels on distingue deux silhouettes debout, immobiles.

Le brigadier-chef Tanguy Lionel, toujours impeccable dans sa tenue d'uniforme, toujours souriant, est là qui nous attend. La porte extérieure fermée pour nous isoler du bruit assourdissant du chantier, il nous explique qu'il y a la veuve, le médecin de famille, appelé en urgence dès la découverte de ce qui venait de se produire par la femme de ménage. Il ajoute qu'il a relevé les identités de ces trois personnes et il nous remet ses notes.

Un rapide regard: il y a la veuve donc, Muller Françoise, née Le Masson le 8 octobre 1961 au Mans, attachée juridique, le docteur Le Marchand Jean, médecin généraliste, né le 14 mai 1950 à Nantes, 14, rue des Glycines à Vertou et Madame Gréseau Gisèle, née Héas le 20 mars 1949 à Niort, 25, rue du Commandant Charcot à Saint-Sébastien-sur-Loire, femme de ménage.

— Je vous préviens que l'épouse est complètement anéantie. Moral aux oubliettes. Heureusement que le toubib est là pour prendre les choses en main au cas où... Vraiment pas brillant.

— Ah bon? À ce point-là?

— Pire encore...

Me voilà dans la plus embarrassante des situations. Je ne sais pas présenter mes condoléances; je suis embarrassé, amidonné de la tête aux pieds.

Coincé quoi!! et je n'en suis pas fier.

Tant pis, faut quand même y aller. Une bonne respiration, deux poils de décontraction et on y va.

J'ouvre la porte sans bruit. La pièce baigne dans un pesant silence de deuil. Lourd parfum entêtant. Sur le canapé, à gauche, une femme aux cheveux blonds mi-longs cachant un visage baissé, le dos voûté, jupe bleue, chemisier en soie grège, une table basse avec trois tasses de thé, deux fauteuils et derrière, sur le mur de droite, une bibliothèque de style anglais. Debout, entre la table basse et la fenêtre ouverte sur le jardin, un homme et une femme, debout, visages fermés et traits tirés.

— Bonjour Mesdames, bonjour Docteur. Je suis le capitaine Desnoyers et voici mon collègue, le capitaine Le Postec, du commissariat de police de Rezé. Nous venons faire l'enquête d'usage dans de telles circonstances. Nous ferons en sorte de ne pas ajouter à votre peine, mais nous sommes tenus de procéder à ces formalités. Je voudrais vous demander, Madame Muller, si vous pouvez répondre à deux ou trois questions simples?

Tournant à peine la tête vers moi, elle me fait signe que oui, tandis que le toubib, par gestes discrets, m'invite à la douceur. Je le rassure du regard.

— Madame, y a-t-il une explication au geste de votre mari?

D'une voix sans timbre.

— Non... non..., il n'avait aucune raison de faire ça. Je n'y comprends rien, rien. Je ne vois pas... je ne comprends pas... Pourquoi... mais pourquoi? Tout marchait bien pour nous, pour lui... On devait partir en vacances dans trois semaines... on en parlait encore avant-hier... Mon Dieu, quel désastre... mais pourquoi... pourquoi?

Complètement hors course la pauvre femme. Je ne crois pas que j'en tirerai beaucoup plus.

— Bon, je vais vous laisser vous reposer; je vous reverrai plus tard. Essayez de vous détendre. À tout à l'heure, Madame.

Tout en quittant la pièce, je fais signe au docteur Le Marchand de me suivre. Après avoir chuchoté quelques mots à l'oreille de madame Muller, il me rejoint dans l'entrée. De son côté, Yannick a entraîné madame Gréseau dans la cuisine

— Votre opinion, Docteur?

— Je dois vous avouer...